

# LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

## Libre opinion: À hauteur d'homme : une construction de la réalité

2 octobre 2003 | François Ouellet - Professeur de littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi

Le Devoir du 23 septembre publiait un texte pour le moins étonnant du sociologue Guy Rocher sur le documentaire À hauteur d'homme de Jean-Claude Labrecque. Guy Rocher reproche au réalisateur d'avoir proposé une image «tronquée et partiellement trompeuse» de la campagne électorale et du premier ministre sortant: le film ne donne pas «une idée juste d'un chef politique en campagne électorale», ni «une juste représentation de la campagne électorale en pays démocratique».

Curieux commentaire. J'aimerais bien savoir ce que peut signifier «donner une juste représentation» des choses et, surtout, comment on pourrait s'y prendre pour y parvenir. En fait, Labrecque, pas plus qu'aucun autre réalisateur, n'aurait pu satisfaire au vœu de Guy Rocher pour la simple raison qu'il est rigoureusement impossible de rendre compte de la supposée réalité, d'autant plus si celle-ci est de nature politique puisque les jeux de coulisse y sont maîtres. Il n'y a pas d'autre réalité, dans ce cas-ci politique, que celle que chacun perçoit. Dans ces conditions, la représentation de Labrecque n'est ni tronquée ni trompeuse mais cohérente et partielle, ou, plutôt, cohérente parce que partielle.

### Le parti pris de la fiction

En effet, ce que Labrecque a cherché à faire, c'est moins un documentaire sur la politique qu'une oeuvre qui prend prétexte de la politique pour dire autre chose. Une oeuvre qui crée donc son propre espace de fonctionnement et de réflexion. C'est dans ce sens, précisément, que Labrecque a voulu, selon les mots qu'emploie Rocher, «construire un film qui ait une continuité pour le spectateur, lequel retrouvera les mêmes personnages dans l'entourage du premier ministre». Cette vision du documentaire est celle de la fiction, qu'elle soit cinématographique ou littéraire.

Globalement, un bon cinéaste ou un bon romancier ne compose pas autrement: il développe une trame événementielle à laquelle il assure le maximum de cohérence essentiellement par la présence récurrente des personnages. La fiction aime les héros: Labrecque en a choisi un, Bernard Landry. Autour de lui gravitent des personnages secondaires, aussi bien ses attachés politiques que des journalistes, nécessairement toujours les mêmes.

Mais il aurait pu faire autrement. Il aurait pu choisir de montrer Bernard Landry à partir d'un point de vue autre que celui des journalistes, par exemple, ou encore choisir de tourner un documentaire sur

Jean Charest (ce dont il nous a heureusement préservés!). Le film aurait assurément été différent, mais il n'aurait pas moins été orienté. La vie est ailleurs, toujours dans le regard d'un autre.

Quand Guy Rocher demande, dans une question qui frôle dangereusement la rectitude politique: «À hauteur d'homme est-il à la hauteur?», il nie en quelque sorte le regard obligatoirement subjectif de tout discours, en l'occurrence cinématographique. Le documentaire ne serait pas à la hauteur de quoi? De l'idée que se fait le sociologue au nom d'une quelconque et mystérieuse objectivité?

Dans ce documentaire, il aurait fallu voir exactement, semble-t-il, ce à quoi nous étions en droit de nous attendre eu égard à ce qu'est, dans les faits, une campagne électorale. Dans l'esprit de Rocher, si le film n'est pas à la hauteur, c'est précisément parce qu'il n'est qu'à hauteur d'homme, parce que le film se donne à voir à travers le point de vue d'un personnage. Rocher aurait préféré une autre hauteur, celle de l'objectivité transcendante, celle de l'omniscience et de la transparence, celle de Dieu, en quelque sorte...

Un traitement théâtral

Bien malin cependant qui pourrait prétendre développer un discours sur la campagne électorale sans forcément la trahir, la traduire dans un registre qui interpelle la mise en forme fictionnelle. La politique est tout un univers, et il fallait peut-être le talent de Labrecque pour nous en donner une représentation aussi bien construite (au sens où le réalisateur, par les choix qu'il a faits, le montage, etc., a construit une réalité parmi d'autres).

La politique aussi est du théâtre, et la force de ce documentaire est notamment d'avoir resserré au mieux les événements et les personnages dans un souci de grande unité qui rappelle la règle des trois unités du théâtre classique: Landry et ses proches dans un temps bien déterminé (la campagne électorale) et en un lieu bien précis (l'espace médiatique des points de presse, que complètent les plans dans l'autobus. L'autobus ne sert que de «décor», se plaint Rocher. Justement!).

À l'heure de la télé-réalité, il y a heureusement des créateurs qui savent encore ce que signifie donner à voir et qui n'ignorent pas l'absolue nécessité subversive — qui n'a jamais été aussi pressante qu'aujourd'hui — du libre exercice du point de vue singulier et de l'art. C'est précisément cela qui fonde la parole et le sens «en pays démocratique».